

La Fraternité Arméno-Grecque

DISCOURS

DE

M. ARCHAG TCHOBANIAN

Président de l'Union Intellectuelle Arménienne de Paris

M. BOGHOS NUBAR

Président de la Délégation Nationale Arménienne

ET DE

M. VÉNIZÉLOS

Président du Conseil Hellénique

prononcés

au Banquet donné par les Arméniens de Paris

le 16 janvier 1919

en l'honneur de M. VÉNIZÉLOS

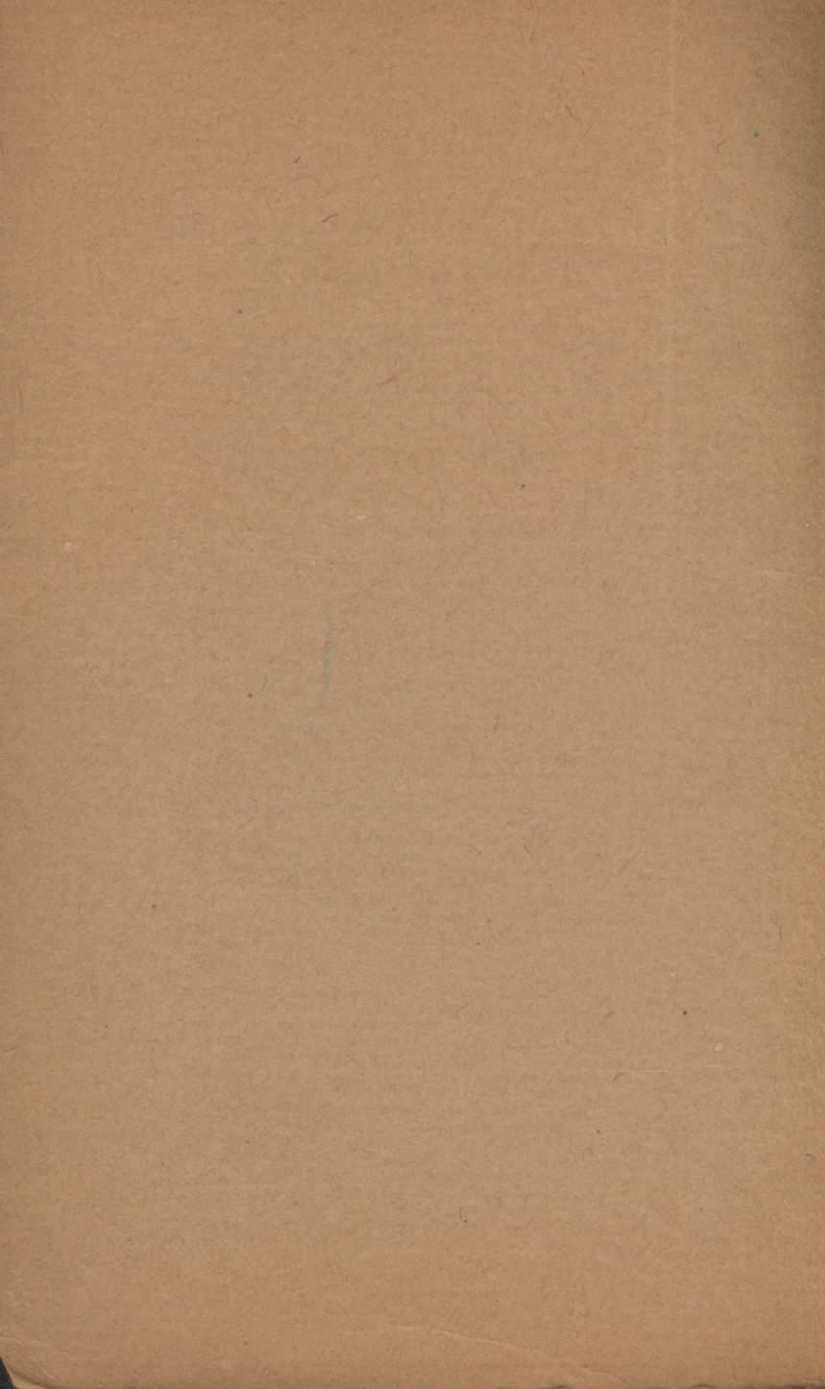
PARIS

ÉDITIONS ERNEST LEROUX

28, Rue Bonaparte, 28

—
1919

Prix : 1 fr.



PUBLICATIONS
DE
L'UNION INTELLECTUELLE ARMÉNIENNE
DE PARIS

IV

La Fraternité Arméno-Grecque

*Le produit de la vente de cette brochure
sera affecté*

à l'ŒUVRE DES DAMES GRECQUES DE PARIS

*en faveur des Hellènes d'Asie-Mineure
victimes des persécutions turques*

La Fraternité Arméno-Grecque

DISCOURS

DE

M. ARCHAG TCHOBANIAN

Président de l'Union Intellectuelle Arménienne de Paris

M. BOGHOS NUBAR

Président de la Délégation Nationale Arménienne

ET DE

M. VÉNIZÉLOS

Président du Conseil Hellénique

prononcés

au Banquet donné par les Arméniens de Paris

le 16 janvier 1919

en l'honneur de M. VÉNIZÉLOS

PARIS

ÉDITIONS ERNEST LEROUX

28, Rue Bonaparte, 28

—
1919

Discours
de M. ARCHAG TCHOBANIAN

Président de l'Union Intellectuelle Arménienne
de Paris

Chers frères grecs

et chers compatriotes,

L'Union Intellectuelle Arménienne de Paris, modeste groupement d'hommes passionnés pour de grandes idées, a désiré, en prenant l'initiative de cette réunion, rendre l'hommage de l'admiration et de la gratitude arméniennes au Périclès de la Grèce actuelle et au noble ami de l'Arménie (*Applaudissements.*) et célébrer encore une fois, en cette

agape fraternelle, l'amitié arméno-grecque, vieille comme le monde, et que les circonstances actuelles rendent plus vivante et plus forte que jamais. (*Applaudissements.*)

Nous vous remercions, Monsieur le Président, d'avoir bien voulu, au milieu de vos nombreuses et graves occupations, nous consacrer quelques-uns de vos moments précieux pour venir les passer au milieu de cette assemblée arménienne, réunie ici pour vous exprimer sa profonde et respectueuse affection. Nous remercions M. Politis, ministre des Affaires étrangères de Grèce, M. Michalacopoulos, ministre de l'Agriculture, M. Athos Romanos, ministre de Grèce à Paris, M. Lambros Coromilas, ministre de Grèce à Rome, M. le colonel Broumis, trésorier-payeur géné-

ral de l'armée hellène, M. Apostolidès, consul général de Grèce, M. Melissaratos, vice-consul de Grèce, M. Musurus-Ghikis, président du Conseil national des Hellènes irrédimés, MM. Triantaphilidès, Mitaragha, Séfériadès, M. le docteur Sgourdéos, membres du Conseil national des Hellènes irrédimés, M. Marcantonakis, secrétaire général de M. le Président du Conseil, notre érudit confrère le professeur Svoronos, qui, en notre réunion du 11 décembre dernier, a exprimé l'amitié grecque pour l'Arménie en des termes nobles et éloquents qui sont allés droit au cœur de tous nos compatriotes, (*Applaudissements*), ainsi que MM. Kavafakis et Archondoulis, les distingués représentants de la presse hellénique, nous les remercions tous de nous avoir fait l'honneur

d'assister à cette réunion. Nous sommes heureux d'avoir ici, à la tête de l'élite de notre colonie qui s'empessa de répondre à notre appel, le vénéré président de la Délégation Nationale Arménienne, Boghos Nubar (*Applaudissements*), avec ses éminents collègues Gabriel Noradounghian et Ohannès Massehian ; les honorables membres de la Délégation, MM. Malcolm, Der-Stépanian et K. Hagopian, ainsi que plusieurs des notables, des artistes, des lettrés, des savants et des militaires de notre colonie. C'est bien nos deux nations avec leurs principaux éléments représentatifs qui sont assises ce soir à cette table patriarcale, mêlées, unies, formant une même famille, animées d'aspirations parentes et hantées de rêves similaires.

Nous vous devons, Monsieur le Président, une profonde gratitude, pour plusieurs raisons : d'abord parce que vous honorez l'humanité par votre clair et noble génie (*Applaudissements*), par votre vie belle comme une épopée homérique ; vous avez rendu de grands services à votre illustre pays, et rendre service à la Grèce, berceau de la plus parfaite civilisation (*Applaudissements*), c'est mériter la reconnaissance de tous les cœurs épris de beauté et de liberté ; nous vous devons surtout une grande gratitude pour l'amitié chaleureuse et active que vous avez toujours témoignée et que vous témoignez plus puissamment que jamais à notre nation. (*Applaudissements*).

Nous trouvons en vous, Monsieur le Président, après tant de liens qui unis-

sent nos deux peuples, un lien d'or qui renforce cette union, et cet or — n'est-ce pas, mon cher Svoronos ? — est de celui-là même dont Phidias se servit pour recouvrir la statue d'Athénée Parthénos.

L'affection ardente de toute notre nation entoure votre nom, Monsieur le Président, et ces quelques paroles ne rendent cette affection que très faiblement.

Nous devons aussi exprimer notre gratitude à tous vos collègues du gouvernement hellénique, et en particulier à M. Politis, pour les marques de sympathie cordiale qu'il a, à tant de reprises, données à notre peuple, au cours de cette grande lutte ; dès la première heure de la guerre, la nationalité arménienne a été reconnue à nos compatriotes de Grèce, et ils ont été traités comme les

membres d'un peuple ami. Nous devons aussi une profonde gratitude aux députés grecs du Parlement ottoman qui, à la veille de l'entrée des Alliés à Constantinople, ont protesté, au risque de leur vie, contre le crime gigantesque commis en Arménie ; nous devons la même gratitude à la Chambre hellénique qui, donnant une noble réponse à la manifestation de philhellénisme arménien qui a eu lieu à Paris le 11 décembre dernier, vient de voter une généreuse résolution, saluant la renaissance prochaine de l'Arménie libre et affirmant solennellement l'amitié arméno-grecque. (*Applaudissements.*)

Cette amitié arméno-grecque, Mesdames et Messieurs, commence à l'aube même de l'Histoire. D'après les anciens chroniqueurs grecs, les fondateurs de

notre nation seraient partis, au temps des Argonautes, de la ville thessalienne *Armenion*. La séculaire existence de notre peuple, les caractéristiques et le sens dominant de son histoire prouvent, en effet, une profonde parenté entre nos deux peuples. Alexandre le Grand a été accueilli chez nous comme un ami, et pendant des siècles, à l'origine de notre histoire, la culture grecque a dominé chez nous, jusqu'au jour où la culture proprement arménienne s'est formée, et elle s'est formée sous l'influence principale de la pensée hellénique. Notre alphabet a été inventé, notre langue perfectionnée et polie, notre littérature a pris son premier et magnifique essor sous les auspices des lettres grecques.

Ces bienfaits que notre race a reçus de l'esprit hellénique, nos aïeux surent

en témoigner aux vôtres leur gratitude, d'abord en faisant naître de cette noble influence assimilée une floraison spirituelle qui, tout en étant apparentée à la culture hellénique, porte le cachet d'une forte personnalité nationale et ajoute une beauté neuve et originale à toutes les beautés qui naquirent sous les rayons fécondants du génie hellénique.

Nos aïeux ont prouvé leur gratitude d'une autre manière encore, de la manière la plus profonde et la plus vivante : le royaume d'Arménie fut l'avant-garde de la séculaire lutte du monde hellénique contre les barbares de l'Asie, et dans l'empire byzantin lui-même, cette lutte fut, à quelques-unes de ses heures les plus glorieuses, présidée par l'héroïsme et par le génie arméniens.

Des querelles théologiques, des dés-

accords entre certains chefs ont parfois fait oublier à nos deux peuples la communauté de leurs idéals et de leurs intérêts, et c'est à cause de ces querelles ou désaccords que notre Ani, la radieuse et vaillante sœur de l'illustre et resplendissante Byzance, succomba sous la ruée des Turcs, qui, renforcés par nos divisions, s'emparèrent de Byzance elle-même quelques siècles plus tard.

Mais, même en ces jours de mésentente, notre peuple poursuivait, dans ses combats incessants livrés aux Turcs, aux Tartares, aux Mamlouks, la même lutte que l'empire byzantin lui-même continuait à mener de son côté contre les barbares, et si les chefs religieux et politiques demeuraient divisés, nos lettres et nos arts perpétuaient la profonde et immuable

fraternité spirituelle des deux peuples.

Vint le jour maudit où Byzance, le flambeau suprême de l'Orient, s'éteignit, et le Turc étendit sa ténébreuse domination sur nos fières montagnes et sur vos nobles contrées. Pendant des siècles, nous subîmes la même souffrance, les mêmes tortures physiques et morales, les mêmes atroces humiliations, sous le même joug abject. Le Turc, aussi perfide que cruel, fit tout pour tenir éloignés nos deux peuples l'un de l'autre, pour les exciter même l'un contre l'autre ; ces séparations factices n'empêchèrent jamais nos deux nations de nourrir la même haine contre le tyran qui opprimait l'une et l'autre, de rêver le même rêve de libération, de vivre de la même vie, d'avoir presque les mêmes mœurs et de tenter sourdement, lentement, opiniâtrément,

chacune dans son coin, le même effort jamais lassé vers l'émancipation, vers la renaissance. A certaines grandes heures, les cœurs meurtris de nos deux peuples se penchaient l'un vers l'autre et s'envoyaient un profond et irrésistible salut de fraternité dans la souffrance et dans la lutte. Longtemps nous avons lutté, et nous avons rendu au monde et à la civilisation le service de miner par un effort ininterrompu cet édifice monstrueux, ce foyer de ténèbres que fut l'Empire ottoman pour l'Orient. Aux insurrections réitérées de votre glorieuse Crète répondaient les insurrections toujours renaissantes de notre Zeïtoun : les combats, précurseurs de votre grande lutte de l'indépendance, étaient complétés par ceux que livraient nos Méliks du Gharabagh ou nos chefs du

Sassoun. La dernière et victorieuse insurrection de Crète eut pour prélude la révolution arménienne, lutte obscure et désespérée, mais qui ébranla les fondements de l'Empire ottoman.

Libérée du joug turc, la terre divine de l'Hellade est heureuse depuis un siècle. Notre Arménie, ainsi que toutes vos contrées se trouvant encore sous le joug turc, attendent depuis si longtemps l'heure de leur libération.

Et elle est enfin venue, cette heure. Elle est venue à la suite de la plus effroyable des guerres, au cours de laquelle nos deux peuples ont vu leur martyre parvenu à un excès inouï d'horreur ; et cet indescriptible enfer que les vôtres et les nôtres viennent de traverser en y laissant d'innombrables victimes a rapproché nos deux peuples

avec une telle force, a renouvelé et consolidé l'amitié arméno-grecque avec une telle intensité, que cette union devient maintenant indissoluble pour toujours. (*Applaudissements.*)

L'Asie Mineure tout entière et une grande partie de l'Asie Antérieure sont inondées de sang, et ce sang est arménien, et ce sang est grec. Des milliers de femmes, la fleur de l'Orient, des créatures de grâce et de finesse, des âmes délicates, toutes parées de pureté chrétienne, ont été odieusement outragées et lâchement assassinées ou souffrent encore les plus horribles souffrances dans les harems turcs, et elles sont vos sœurs, et elles sont nos sœurs. Des milliers d'enfants, arrachés à leur foyer, à leur race, à leur religion, esclaves chez les maîtres barbares, gémissent derrière les

treillis des maisons turques, et c'est dans votre langue, et c'est dans la nôtre, que ces pauvres petits martyrs appellent leurs mamans. Toutes les routes de l'Orient sont jonchées de cadavres, et qui peut distinguer parmi eux ceux qui sont grecs de ceux qui sont arméniens ? Y a-t-il même encore, devant ce cauchemar sans exemple, deux peuples distincts ? Le martyr commun et formidable n'a-t-il pas, pour ainsi dire, fusionné les deux peuples pour en faire un bloc indivisible afin d'obtenir la réparation commune et la libération commune ? (*Vifs applaudissements.*)

Mesdames et Messieurs, nous avons, vous les Grecs, nous les Arméniens, derrière nous un abîme de sang et de fange, et devant nous une route lumineuse où je vois nos deux peuples marcher, pour

l'éternité, la main dans la main, pour le relèvement et la régénération de l'Orient enténébré et déchu par des siècles de servitude.

Un chant, devenu classique, de notre grand romancier national Raffi, se termine par ces vers :

Viendra-t-il le jour, viendra-t-il le moment
Où nous verrons un drapeau au sommet de l'Ararat
Et où, de tous côtés, les pèlerins arméniens
Accourront vers leur douce Patrie?

Ces vers, que plusieurs générations ont chantés depuis cinquante ans, pour la réalisation desquels des centaines de milliers de nos frères ont versé leur sang, vont enfin se réaliser, nous en avons la certitude. L'arc-en-ciel de la Liberté, comme un immense drapeau, se lèvera du sommet de notre majestueux Ararat et s'allongera sur toute

l'étendue de nos territoires ancestraux.

Mais un des prédécesseurs de notre Raffi a chanté un rêve plus vaste encore : au quinzième siècle, en ces jours de désastre où Byzance tomba sous les coups des barbares, un moine poète, Arakel de Baghèche, pleura la chute de la grande cité en une longue cantilène dont je vais vous lire quelques fragments :

...Merveilleuse Byzance, divine Byzance,
Byzance élue par Dieu pour être la ville des saints,
Byzance somptueuse, Byzance œil du monde,
Cité illustre entre toutes,
Byzance ville puissante, Byzance aux sept collines,
Byzance aux beaux sites, Byzance aux fortes mu-
[rilles,
Joie des êtres célestes et des êtres terrestres,
Byzance, nom triomphant loué par toutes les langues,
Aujourd'hui tu fus digne de pleurs et de lamenta-
[tions,
Et le bruit de ton malheur se répandit partout,
Ta joie se changea en tristesse,
Et tu devins la fable de l'univers, ô Byzance ;
Tu fus prise et souillée par les infidèles,
Tu devins la risée des païens ;

Toi qui étais comme un verger fleuri de belles
[vignes,
Aujourd'hui tes fruits se sont changés en épines ;
Toi qui recevais dans ton sein les cohortes lumi-
[neuses des anges,
Tu devins aujourd'hui une demeure de démons ;
Toi qui retentissais des cantiques des prêtres,
Te voici devenue un repaire de Turcs,
Byzance, guérisseuse des blessures, Byzance, expia-
[trice des péchés,
Santé de tous les malades, ô Byzance !

Le poème se termine par une vision prophétique :

Mais j'ai espoir qu'en des temps futurs tu te relève-
[ras, ô Byzance,
Et que tu seras délivrée du joug des infidèles !
Car la nation des Francs va se lever
Par la volonté du Roi immortel ;
Tous les peuples vaillants se joindront à elle,
Unis et embrasés par l'amour divin ;
Ils viendront par terre et par mer, innombrables
[comme les étoiles,
Exhortant le monde entier à la guerre ordonnée
[par Dieu ;
Ils prendront d'abord Constantinople, par la volonté
[du Seigneur tout-puissant,
Puis s'élanceront plus loin et se répandront partout,
Ils avanceront en Orient et anéantiront tous les
[infidèles.

Ils prendront la ville de Jérusalem, où s'accomplit
[la passion de Notre-Seigneur...

Le poète voit tous les pays des Rou-
mis et le pays de l'Ararat arrachés par
cette armée libératrice au joug des mu-
sulmans; il la voit marcher jusqu'en
Égypte et dans le Khorassan et s'écrie :

Le monde entier resplendira du rayonnement de la
[foi du Christ,

Les églises dévastées seront partout reconstruites,
Toute la terre exultera aux accents des cantiques,
La nation arménienne se relèvera, délivrée des infi-
[dèles,

Et sera joyeuse et heureuse comme aux jours de
[l'Illuminateur..

Ce jour de délivrance de tout l'Orient,
prophétisé par le poète Arakel, est arri-
vé; nul ne pense aujourd'hui à « anéan-
tir » les infidèles, mais nous pensons
tous qu'ils ne doivent plus régner sur
les chrétiens. L'armée immense des nou-
veaux croisés qui livra la formidable
lutte se forma, en effet, par l'union de

tous les peuples de liberté, et parmi eux, vous les Grecs avec vos valeureux soldats, et nous les Arméniens avec nos légions de volontaires, nous avons pris part à la lutte sacrée ; la vision du poète est déjà en partie réalisée ; nous espérons qu'elle trouvera sa réalisation entière : l'Arménie libre saluera les terres grecques irrédentes rendues à la vie hellénique ; la cité auguste illustrée jadis par les Héraclius et les Zymiscès, délivrée de la domination du Touranien, chantera sous les voûtes de Sainte-Sophie libérée, dans la langue de Sophocle et de saint Jean Chrysostome, la louange du Dieu d'amour et la louange de la Liberté. (*Applaudissements.*)

Vive la nation grecque sœur de l'Arménie ! Vive Vénizélos ! (*Applaudissements.*)

Discours de M. BOGHOS NUBAR

Président de la Délégation Nationale Arménienne

Mesdames, Messieurs,

Lorsqu'il y a quelques jours, j'ai exprimé à l'illustre homme d'État qui nous fait l'honneur d'assister à cette réunion, toute notre gratitude pour la manifestation du Parlement hellénique en faveur de l'Arménie au cours de laquelle ont été prononcées des paroles qui sont allées droit au cœur de tous les Arméniens, M. Vénizélos me répondit que je n'avais pas à le remercier, n'étant pour rien dans cette manifestation, expres-

sion spontanée des sentiments du peuple hellène pour le peuple arménien. Qu'il me soit permis de dire à mon tour, mon cher Président, que je ne suis pour rien dans l'hommage que l'Union des intellectuels arméniens de Paris a tenu à vous rendre en vous conviant ce soir, avec les éminents représentants de la Grèce actuellement à Paris ; je ne suis moi-même qu'un invité, et cette manifestation de sympathie à laquelle, avec tous les membres de la Délégation Nationale, je m'associe de tout mon cœur, n'a rien de protocolaire. Elle est bien l'expression spontanée du sentiment de tous les Arméniens, désireux de vous témoigner leur admiration et leur reconnaissance. (*Applaudissements.*)

Cette semaine encore, à la réunion du Comité d'études sociales et politiques,

vous avez salué la naissance du futur État arménien, et avec cette largeur de vues et cette clairvoyance politique qui vous ont mis au premier rang des hommes d'État de notre époque (*Applaudissements*), vous avez déclaré que les Hellènes habitant les provinces arméniennes sont prêts à faire partie de la nouvelle Arménie indépendante. Laissez-moi seulement vous remercier d'avoir eu foi en nous et de nous faire ainsi confiance. Je puis vous assurer que réciproquement, si la Conférence de la Paix, comme nous le souhaitons, tenant compte des droits historiques que l'empire de Byzance a légués, accorde à la Grèce les territoires qu'elle revendique, tous mes compatriotes qui s'y trouvent établis apporteront leur concours le plus sincère et le plus fraternel à un gouver-

nement chez qui ils trouveront ce qu'ils n'ont jamais eu sous la domination turque : la sécurité dans leurs existences et dans leurs biens et une justice égale pour tous. (*Applaudissements.*)

En nous voyant réunis ce soir aux approches de la signature de la paix, ma pensée se reporte au Congrès de Vienne que les journaux, depuis quelques jours, citent fréquemment pour en faire ressortir les analogies avec la Conférence qui vient de s'ouvrir. Quels contrastes, au contraire, entre les deux Congrès réunis à un siècle d'intervalle !

Tandis qu'à Vienne, empereurs, rois et diplomates ne songeaient qu'à assouvir leurs ambitions et leur désir de conquêtes, aujourd'hui, la Conférence faisant siennes les déclarations du président Wilson, ne permettra plus que les

peuples fassent l'objet de marchés et passent de souveraineté en souveraineté, comme de simples objets d'échange.
(*Applaudissements.*)

Elle sera un tribunal de justice qui, appliquant le principe des nationalités, accordera aux peuples le droit de disposer d'eux-mêmes. En 1815, tous les efforts tendaient à augmenter la puissance des États pour les préparer à de nouvelles guerres ; en 1919, au contraire, les efforts de la Conférence tendent à supprimer toute cause de conflit, tous brandons d'incendie, à assurer la paix définitive dans le monde par la création d'une Ligue des Nations dont elle vient de mettre le principe en tête du programme de ses travaux. A Vienne enfin, on ne s'occupait que de fêtes, de réjouissances, de banquets somptueux, voire

même de bals masqués. Nul ne songe aujourd'hui à de telles réjouissances, car trop de deuils angoissent encore nos cœurs, trop d'horribles visions de souffrances hantent nos esprits.

Messieurs, je retiendrai seulement une parole du Congrès de Vienne qui nous est rappelée par les articles des journaux : « Les alliances, dit-on, se faisaient et se défaisaient à table, dans les banquets. » Laissez-moi donc espérer que de même, à cette table, sera scellée, ce soir, l'Union des Nations hellène et arménienne, victimes d'une même oppression, poursuivant le même idéal, unies dans la même voie pour la réalisation de leurs justes revendications et de leurs aspirations nationales. (*Applaudissements.*)

Discours de M. VÉNIZÉLOS

Président du Gouvernement Hellénique

Monsieur le Président,

Je ne saurai vous exprimer ma gratitude pour les aimables paroles que vous venez de prononcer pour ma personne et pour mon pays. Je ne sais pas si c'est une découverte du cher M. Svoronos, cette communauté d'origine entre nos deux nations ; je souhaite que ce ne soit pas seulement une légende, mais même si ce n'est pas exact, si c'est une simple légende, ce que je puis vous dire,

c'est que s'il n'y a pas beaucoup de sang grec dans le sang arménien, il y a au contraire beaucoup de sang arménien dans le sang crétois. (*Applaudissements.*)

Ce que je vous dis est un fait historique : après la reprise de la Crète par l'empereur Phocas, l'élément crétois était tellement raréfié que le gouvernement de Constantinople a été obligé de renforcer cet élément par des envois de colonies nombreuses venues de toutes les parties de l'Empire. Parmi celles-ci, les plus nombreuses colonies pour le repeuplement étaient les colonies arméniennes; et, à ce moment-ci, il me vient à l'esprit les noms de plusieurs villages qui tendent à prouver ce que je viens de dire. Ce sont : *Arméni*, qui a été le siège du gouvernement insurrectionnel de la

grande révolution d'il y a un siècle ; puis : *Arméno* — *Arménochoros* — *Arménochoria*. Peut-être même y en a-t-il d'autres qui ne me viennent pas à l'esprit à l'instant, mais ils tendent tous à prouver qu'il y a dans le sang crétois du sang arménien. (*Applaudissements.*)

Je ne veux pas dire que c'est la présence de ce sang arménien dans le mien qui m'a fait être un ami si chaleureux de la race arménienne ; c'est en dehors de cela tout à fait ; c'est non seulement par la communauté de misères et de malheurs pendant la domination ottomane, mais par la notion exacte que j'ai de la communauté d'intérêts que nous avons à poursuivre ; nos deux nations ayant collaboré dans le passé, pendant l'Empire, ainsi que vient de le dire Monsieur le Président, il y a eu dans notre pays

beaucoup d'empereurs et de stratèges arméniens. J'ai la notion exacte que nos deux nations ont à accomplir une mission commune, parallèle au moins ; c'est pour cela que je n'ai jamais manqué toute occasion pour exprimer de la façon la plus manifeste les sentiments de profonde sympathie que j'ai pour la nation arménienne et le désir de collaborer dans les très modestes moyens dont je puis disposer pour voir les aspirations de la nation arménienne accomplies, et j'espère que la paix que nous allons signer prochainement scellera, avec l'indépendance de l'Arménie et la libération du peuple grec, cette alliance qu'on m'a proposée (est-ce vous, Boghos Nubar, qui l'avez d'abord proposée, ou moi-même ?) et que j'accepte très volontiers.

Je lève mon verre à la prospérité de l'Arménie et à notre solidarité et collaboration intime dans l'Orient. (*Applaudissements.*)



TABLE DES MATIÈRES

Discours de M. Archag Tchobanian . . .	7
Discours de M. Boghos Nubar.	27
Discours de M. Vénizélos	33

